

INSTALLATION

DE

M. LE PASTEUR LICHTENBERGER

A LA CHAPELLE TAITBOUT

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

—
1873

49

INSTALLATION

DE

M. LE PASTEUR LICHTENBERGER

A LA CHAPELLE TAITBOUT

Le dimanche 6 juillet a eu lieu, devant un nombreux auditoire, à la chapelle Taitbout, l'installation de M. le pasteur Lichtenberger, qui avait accepté, quelques semaines auparavant, la vocation que lui avait adressée l'unanimité des membres de l'Eglise.

M. le pasteur AUDEBEZ, qui, il y a plus de quarante ans, avait le premier contribué, comme prédicateur, à la fondation de l'Eglise Taitbout, a ouvert le service par une fervente et émouvante prière où il rappelait toutes les bénédictions du passé.

Après lui, M. le comte JULES DELABORDE, conseiller à la Cour de Paris, comme le plus ancien membre du

Conseil de l'Eglise présent à Paris, a fait connaître en ces termes les importantes décisions qui ont réorganisé le pastoral dans les diverses paroisses :

Je viens au nom du Conseil de l'Eglise évangélique de la chapelle Taitbout, et des établissements qui s'y rattachent, adresser aux diverses personnes qui siègent dans cette enceinte quelques paroles uniquement destinées à caractériser, dans ce qu'elle a tout à la fois de simple et d'élevé, la solennité qui nous réunit en ce moment.

Notre Eglise se compose de croyants qui se groupent autour d'une profession de foi chrétienne, à laquelle ils ont spontanément adhéré. Un Conseil, nommé par les membres hommes de l'Eglise, a pour mission de gérer, sous leur contrôle, les intérêts spirituels et matériels de celle-ci. Dégagée de toute alliance avec l'Etat, notre Eglise n'a d'autres ressources que celles qu'elle tire d'elle-même ou du sympathique concours de ses amis, et se meut en paix, avec une légitime indépendance, dans la sphère d'action qu'elle s'est assignée, sous le regard de Dieu et devant les hommes. Au double titre d'évangélique et de libre, elle n'affirme jamais mieux son autonomie qu'alors que, comme aujourd'hui, elle procède publiquement à l'installation d'un pasteur de son choix.

Ceci posé, je dois indiquer rapidement les circonstances qui ont motivé de sa part l'appel récemment

adressé au digne et bien-aimé frère qu'elle est heureuse d'accueillir aujourd'hui.

Il y a deux ans l'un de ses pasteurs, qu'elle se fût félicitée de voir indéfiniment persister dans le plein exercice d'un ministère noblement et utilement rempli, annonça à notre Conseil, qu'abordant désormais le domaine des affaires publiques, il se désistait de l'ensemble de ses fonctions pastorales pour se restreindre à celles de prédicateur. Cette déclaration de M. de Pressensé nous émut d'autant plus profondément, que la résolution qu'il avait cru devoir prendre était irrévocable. Elle laissait dans les rangs du pastorat un vide difficile à combler, car nous ne savions que trop tout ce que nous perdions en nous sentant privés, dans une large mesure pour l'avenir, du concours fraternel de l'homme de cœur qui, arrivé à la maturité du talent et d'une activité féconde, nous était enlevé, en partie, après tant d'années d'intimes relations.

Bientôt il devint d'autant plus nécessaire de pourvoir à la vacance d'un poste éminent, que deux de nos excellents pasteurs titulaires, MM. Fisch et Bersier, étaient appelés par la force des circonstances à consacrer, d'accord avec nous, une partie notable de leur zèle et de leur expérience aux travaux réclamés, d'un côté, par la direction de plus en plus importante de la paroisse du Centre, et de l'autre, par l'extension remarquable de l'œuvre d'évangélisation du quartier de l'Etoile. Un long temps s'était écoulé en recherches tendant à pourvoir la paroisse de Taitbout d'un pasteur qui se dévouât exclusivement à son service, lorsque

nous eûmes enfin, par la bonté de Dieu, le privilège de rencontrer un homme d'élite, qui accepta cordialement la main que nous lui tendions. Comme chrétien et comme fils de la noble Alsace, il s'était concilié toutes nos sympathies : ne venait-il pas, en loyal disciple de l'Évangile, de la grande cité qui abrita généreusement, il y a trois siècles, l'une des premières Églises libres de la Réformation française ! Dès lors quoi de plus naturel, au dix-neuvième siècle, pour une Église libre de Paris, que d'accueillir à son tour, en le plaçant avec d'autres à sa tête, l'un des plus dignes représentants des anciens réformés de Strasbourg !

C'est ainsi qu'après avoir, à l'unanimité des voix, appelé à elle M. Lichtenberger, notre Église a, en ce moment, la joie de proclamer hautement le prix qu'elle attache à posséder en lui un pasteur de plus, en parfaite conformité de foi, de sentiments et de vues avec elle et avec les fermes soutiens de son œuvre.

Heureux sommes-nous de voir la solennité actuelle, véritable solennité de la famille chrétienne, inaugurée sous l'égide d'un ami vénéré, que nous entourons de notre affection filiale, et qui dans une longue carrière, datant de la fondation même de notre Église, a été constamment le père de son troupeau. J'ajoute, car comment ne pas céder ici aux élans de la mémoire du cœur, que, dans notre affection et notre reconnaissance, nous ne séparons point du nom de M. le pasteur Audebez celui, non moins vénéré, de M. GrandPierre, qui, à titre de pasteur de notre Église, fut également pour elle un ami des premiers jours, jours bénis, dont

lui aussi conserve le précieux souvenir. De ces deux noms nous rapprochons le nom de notre cher pasteur M. Louis Bridel, qu'une mort prématurée enleva naguère à notre affection, et trois noms qui, de même que les précédents, sont chers à nos cœurs, les noms de MM. de Pressensé, Fisch et Bersier.

Quant à vous, cher et honoré pasteur, dont nous saluons avec effusion la bienvenue, acceptez en toute confiance, comme gage de l'avenir qui vous est réservé parmi nous, notre attachement au culte des pieux souvenirs, et notre douce habitude d'entourer nos pasteurs, non-seulement de respect et d'estime, mais aussi et surtout de cette affection inaltérable, de ce chaleureux dévouement qui constitueront pour vous le sérieux apanage d'un ministère consacré au bien spirituel de votre troupeau. Comptez sur nous, comme nous comptons sur vous, et que Dieu qui, répondant à nos prières, vous a guidé comme par la main pour vous donner à notre chère Eglise, fasse reposer sur vous et sur elle ses miséricordieuses bénédictions : tel est le vœu de nos cœurs ! Nous supplions l'Auteur de toute grâce excellente et tout don parfait de daigner l'exaucer.

Après M. Delaborde, M. le pasteur E. DE PRESSENSÉ a prononcé le discours suivant sur ce texte : *Garde le dépôt qui t'a été confié* (1 Tim. VI, 20).

C'est un grand et beau jour que celui où une Eglise

reçoit un nouveau pasteur avec la pleine conviction que c'est bien Dieu qui le lui a donné. Cette douce et précieuse certitude nous pénètre à cette heure, cher ami et frère, nos cœurs sont pleins de reconnaissance envers Celui qui vous a appelé à la tête de cette Eglise et pleins d'affection pour vous. Vous ne me pardonneriez pas d'insister sur les motifs qui nous font sentir si vivement tout le prix de votre collaboration. Laissez-moi seulement vous répéter ce que vous savez déjà, c'est que vous trouvez au milieu de nous les sympathies les plus profondes. Vous êtes aussi pour nous un représentant de cette Alsace bien-aimée qui nous demeure unie par un lien sacré qu'aucun événement politique ne parviendra à briser.

Votre acceptation de la vocation qui vous a été adressée par l'unanimité de cette Eglise est une réponse à nos ardentes prières. Bien qu'elle pût rassembler un nombreux auditoire pour lui annoncer l'Évangile, elle souffrait de l'absence d'un pastorat complet et régulier dans sa paroisse centrale. Cette lacune est aujourd'hui comblée, et, permettez-moi de dire, que personne n'en est plus heureux que moi; car après un ministère de vingt-six années, ne pouvant plus remplir que l'office de prédicateur, qui demeure le plus grand honneur de ma vie, je constatais tout ce qui était en souffrance au milieu de nous. Aujourd'hui nous regardons à l'avenir avec courage, car, sans perdre aucune des collaborations précieuses qui nous sont si nécessaires, nous avons enfin le pasteur que nous demandions à Dieu.

Je n'ai pas à vous apporter ici des conseils et des exhortations comme si vous étiez sur le seuil de la carrière pastorale. Vous avez fait les grandes expériences qui nous révèlent tout ensemble notre faiblesse et la force de Dieu. Je veux simplement vous rappeler, comme à nous, vos collègues, et à tous les membres de cette Eglise, la vocation spéciale que Dieu nous a assignée ; car, dans ce vaste ensemble de la chrétienté évangélique, chaque Eglise particulière, comme chaque chrétien, a son œuvre à faire. Je vous apporte donc, comme le mot d'ordre du divin Chef de l'Eglise, cette parole de saint Paul à Timothée : « Garde le dépôt qui t'a été confié. »

En quoi consiste pour nous ce dépôt ? Voilà ce que je voudrais rechercher brièvement.

Il est évident que ce dépôt est, avant toutes choses et essentiellement, le trésor de grâce qui constitue le christianisme ; c'est l'Évangile. Nous savons aussi d'une manière générale de quelle manière nous pouvons le conserver ; ce n'est pas en imitant le mauvais serviteur de la parabole qui enfouit son talent dans la terre ; ce n'est pas en mettant dans un coffre de cèdre ou de pierre le divin trésor, comme s'il était une tradition morte qui se transmet passivement. Non, la vérité de Dieu se conserve par un enseignement vivant et par un enseignement *vécu*, si je puis ainsi dire. Elle doit jaillir du cœur comme d'une source d'eau vive, et elle doit passer dans nos actes, dans notre vie entière. Nous devons accomplir la vérité. « Ta parole est la vérité, sanctifie-les par ta vérité, » disait Jésus-Christ.

Cette mission générale de l'Eglise universelle se diversifie selon les circonstances. Il y a des moments dans l'histoire religieuse où elle prend un caractère particulièrement important. Tel fut celui où cette Eglise, qui n'était pas encore une Eglise mais une œuvre d'évangélisation, prit naissance. Ils étaient rares alors, les prédicateurs qui annonçaient l'Évangile dans sa pure simplicité. Le souffle du réveil avait à peine effleuré la France protestante, qui avait été trop longtemps retenue dans les liens d'un rationalisme timide, modéré, mais qui fermait les grands horizons de la foi, comme il se refusait à sonder la profondeur de la perte humaine. A Paris Frédéric Monod, dont j'aime à rappeler le nom dans cette assemblée, était presque seul à la brèche. C'est alors que fut fondée, dans une petite chambre du quartier du Louvre, cette œuvre appelée à de si larges développements, et qui a été le berceau de tant d'autres œuvres. Des voix fidèles et énergiques, — et vous venez d'entendre celle qui la première retentit dans notre chaire, — adressèrent un brûlant appel aux âmes. Le premier noyau de cette Eglise fut ainsi conquis de haute lutte sur le catholicisme et l'indifférence. Elle n'était qu'une œuvre de mission et de propagande chrétienne; mais elle avait déjà entre les mains le grand dépôt de la vérité évangélique méconnue à côté d'elle. Elle n'a pas cessé de le garder, sans jamais l'identifier avec une orthodoxie méticuleuse ou une théologie d'homme, n'admettant pas plus la tyrannie de la fausse unité que l'énervant scepticisme de la diversité indéfinie.

Cette diversité indéfinie, elle existait à côté de nous, c'est la plaie et la faiblesse des Eglises unies à l'Etat qui, par leur constitution même, sont condamnées à s'ouvrir à tous les protestants de naissance. Il ne suffisait donc pas de prêcher l'Évangile pour conserver le dépôt de la foi, il fallait encore l'entourer d'institutions protectrices, — et il n'en est pas d'autres que celles de l'Église primitive faisant appel aux convictions personnelles et se recrutant par les libres adhésions, écartant le plus possible le christianisme prétendu de la naissance, pour provoquer celui de la nouvelle naissance, le seul réel. « Nul ne verra le royaume de Dieu, s'il n'est né de nouveau. *Non nascuntur sed fiunt christiani*. On ne naît pas chrétien, on le devient. »

C'est ainsi que la vérité religieuse est devenue inséparable pour nous de la vérité ecclésiastique, et que nous avons été amenés à fonder, vers 1849, une Église de profession individuelle, dégagée, nous le croyons, de tout esprit sectaire, ouvrant largement la table de sa communion à tous les chrétiens, déployant hautement l'étendard d'une profession de foi librement consentie, mais au nom de ce consentement même strictement obligatoire.

Nous avons eu une confirmation péremptoire de la vérité de nos principes quand nous avons vu la fraction évangélique de l'Église nationale répudier les notions sur lesquelles reposaient les Églises de multitude. Nos frères ont compris que, comme les pouvoirs dirigeants dans le protestantisme ne sont point consti-

tués de droit divin, mais qu'ils émanent de l'élection, c'est vis-à-vis de l'électeur lui-même, qui n'est autre que le simple membre d'Eglise, qu'il faut prendre ses précautions en lui demandant d'accepter pour lui-même la foi évangélique et de puiser son droit dans cette acceptation. Cela revient à consacrer le principe de la profession individuelle. La difficulté ou, pour mieux dire, l'impossibilité est dans l'application complète du principe. En effet, une Eglise nationale est plus ou moins l'Eglise de tout le monde; elle ne peut user des mêmes procédés qu'une Eglise libre, sous peine de manquer à l'équité vis-à-vis d'une portion considérable du troupeau. Ils sont nombreux, en effet, ceux qui se sont développés dans un sens contraire à la tendance évangélique, grâce à des institutions imparfaites qui ont créé en leur faveur une sorte de droit historique. On ne peut pas trancher de l'absolu, alors qu'on est tout engagé dans les liens funestes du nationalisme religieux.

Voilà pourquoi, poussant notre principe jusqu'à ses conséquences logiques, nous avons été les partisans décidés et les défenseurs résolus de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, non-seulement pour avoir le droit de maintenir l'unité de la foi, mais encore pour sauvegarder l'indépendance et la dignité de l'Eglise, pour garantir à la liberté de conscience la seule égide qui la couvre suffisamment et j'ajoute : pour respecter ce grand principe de justice qui nous défend de demander à l'incrédulité de soutenir la foi !

Ainsi, vérité évangélique dans sa largeur, vérité

ecclésiastique sans esprit sectaire, séparation de l'Eglise et de l'Etat : voilà le dépôt, qu'avec bien d'autres Eglises, nous avons été appelés à garder, non-seulement sur la hauteur des principes, mais encore dans la pratique et la vie ecclésiastique journalière.

Ce dépôt, mon cher frère et collègue, vous voulez le garder avec nous, car ces vérités répondent à vos plus chères convictions, et plus d'une fois vous avez eu l'occasion de les manifester dans vos savants écrits.

Vous pensez comme nous que, plus que jamais, nous devons élever ce noble drapeau devant le monde et devant notre chère et malheureuse patrie qui a si peu profité des terribles leçons du malheur. Quand fut-il plus nécessaire d'annoncer l'Evangile de la grâce, de la spiritualité, du pardon gratuit, l'Evangile de la liberté, que devant ces saturnales d'une religion matérialisée, qui dépasse en fait de superstition les plus sombres jours du paganisme expirant? Quand fut-il plus nécessaire de dire : *Dieu est esprit*, que devant cette idolâtrie frénétique? Quand fut-il plus nécessaire de dire à ce malheureux peuple, ou abusé ou dégoûté à mourir d'une religion qui ne sait que maudire son plus glorieux passé et répudier toutes les libertés modernes : Non, cet esprit de servitude et de ténèbres n'est pas l'esprit du Seigneur, car là où il est, là est la liberté! Quand fut-il plus nécessaire d'affirmer la nécessité d'une profession de foi chrétienne comme la condition essentielle de l'Eglise que dans ce temps du rationalisme sceptique et multitudiniste? Quand fut-il

plus nécessaire de déclarer que nous voulons établir la bonne doctrine sans faire tort à personne, sur le terrain de la libre association et sans demander à l'Etat un appui dangereux? Quand fut-il plus nécessaire de réclamer, en la pratiquant, la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme le seul salut du christianisme et, je dirai, de la religion, dans notre Europe tourmentée et qui, dans la voie contraire, serait conduite aux guerres de religion? Quand cette revendication fut-elle plus nécessaire qu'au moment où près de nous on affiche audacieusement la prétention de rétablir la religion d'État au profit du romanisme et du *Sacré-Cœur*, tandis qu'ailleurs, en plein protestantisme, le pouvoir civil essaye d'identifier la commune et la paroisse, l'Eglise et la nation, pour le plus grand dommage de l'une et de l'autre? Nous avons le droit de dire que les trois grandes vérités, dont nous sommes dépositaires avec une fraction toujours croissante de la chrétienté évangélique, reçoivent des confirmations nouvelles et éclatantes de tous les événements, de toutes les souffrances et de toutes les erreurs du temps présent. Nous les avons proclamées dans les bons et les mauvais jours, sous tous les régimes qui se sont succédé dans notre mobile histoire. Nous prenons l'engagement et vous le prenez avec nous, cher frère et collègue, de les servir avec plus de fidélité et de dévouement que par le passé.

Quand je jette un regard sur ce passé déjà long, je compte nos bénédictions et nos deuils qui sont aussi des bénédictions; car, si beaucoup de fidèles combat-

tants et témoins de la première heure nous ont quittés, nous savons qu'ils sont auprès de notre Dieu et, quoique morts, ils nous parlent encore de dévouement, de persévérance, de foi patiente et d'amour. Nous gardons précieusement ce dépôt de souvenirs sacrés. En même temps je me sens saisi d'un profond sentiment de tristesse en pensant à tout ce qui nous a manqué dans cette œuvre sainte, et tout d'abord en songeant à toutes les infidélités d'un ministère demeuré sur tant de points au-dessous de sa tâche. Aie pitié, ô Dieu, et pardonne ! Veuille, à cette heure, soutenir, encourager ce bien-aimé frère, lui donner de se sentir au milieu de nous dans sa patrie spirituelle, lui mesurer la force nécessaire au jour le jour, et lui accorder cette joie suprême de servir efficacement la plus grande des causes et de t'amener beaucoup d'âmes immortelles. Fais-nous la grâce, à nous, ses collègues, chacun à la place que tu lui as assignée, de reprendre un élan nouveau, et répands sur cette Eglise, comme sur tout notre protestantisme si languissant, un souffle de vie et d'amour qui le rende capable de l'apostolat élargi que tu lui destines dans notre chère France, bientôt lasse de ses idoles ou du néant de ses croyances !

M. le pasteur LICHTENBERGER a pris la parole après
M. de Pressensé :

Non que nous dominions sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie (2 Cor. I, 24).

Mes Frères,

Le premier sentiment que j'éprouve en montant dans cette chaire, même après ce que viennent de dire sur mon compte les orateurs trop bienveillants que vous venez d'entendre, est un sentiment de tristesse et non de joie. Je manquerais de sincérité vis-à-vis de vous, si j'en retenais absolument l'expression. Mais je refoule, au fond de mon cœur, les souvenirs poignants et les espérances trompées qui rouvriraient une plaie toujours prête à saigner. J'accepte la position présente, telle que Dieu me la fait, avec la part redoutable d'inconnu qu'elle renferme, adorant ses voies sans les comprendre et sachant que c'est par la foi que le chrétien doit marcher et non par la vue.

Appelé contre ma volonté à rentrer dans le saint ministère, j'ai hâte de vous dire que cela ne m'est nulle part plus facile qu'au milieu de vous. Les belles traditions de l'Eglise Taitbout, le rôle qu'elle a joué dans notre réveil religieux, les éloquentes et fidèles serviteurs de Jésus-Christ qui s'y sont succédé, les unanimes suffrages dont vous avez bien voulu m'honorer, l'amitié, longue déjà et éprouvée, que me

témoignent vos pasteurs, l'accueil cordial que vous m'avez fait, il y a trois semaines, en me recevant dans votre sein comme membre de l'Eglise, la réception d'aujourd'hui dont l'affectueuse simplicité répond si bien aux besoins de mon cœur : tout concourt à offrir à l'exilé qui pleure ses foyers perdus et sa carrière brisée des compensations riches et imméritées, pour lesquelles je me sens pressé de vous exprimer ma profonde gratitude.

En retour de ces marques de sympathie et de confiance, je vous dois d'énoncer devant vous la manière dont je conçois le saint ministère et de prendre l'engagement de l'exercer avec la fidélité et le dévouement que je demande à Dieu de m'inspirer. Les paroles de l'Apôtre que je viens de lire, je les avais choisies, comme texte de mon sermon, lorsque je débutai, il y a seize ans, dans un ministère provisoire. Elles expriment, dans leur éloquente concision, l'idéal que je me faisais alors, et que je me fais encore aujourd'hui, du ministère évangélique : « Non que nous dominions sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie. »

Je trouve, tout d'abord, dans ces paroles, la réputation la plus explicite du cléricanisme dont j'ai toujours été l'adversaire décidé. Et je ne parle pas ici du cléricanisme dans l'Eglise catholique, de cette idée du prêtre, médiateur entre Dieu et les hommes et canal obligé des grâces divines, contre laquelle la Réformation s'est si justement insurgée ; j'ai en vue le cléricanisme, tel qu'il ne règne que trop encore malheureuse-

ment au sein de nos Eglises protestantes, grâce à l'effacement et à l'abdication du peuple chrétien; comme aussi à l'état de tutelle dans lequel on le maintient. Eh bien, non, ce n'est pas au pasteur seul qu'il appartient de régler la foi et les manifestations de la vie religieuse de la communauté; ce n'est pas à lui seul qu'incombe le devoir d'instruire la jeunesse, d'édifier les fidèles, de visiter les malades, de consoler les affligés, de propager la connaissance de l'Evangile. Les membres de l'Eglise n'ont pas le droit de se décharger sur lui d'un soin qui les regarde tous, et le pasteur n'a pas le droit d'accepter une responsabilité qui serait écrasante, si elle n'était illusoire. S'il est des hommes que ce rôle de prêtre, de directeur des consciences, de dominateur de la foi tente, libre à eux de le revêtir! Ils trouveront, hélas! toujours des ouailles disposées à se laisser inculquer des croyances, imposer des règles, à se laisser paresseusement endormir dans la servitude spirituelle. Pour ma part, s'il m'était prouvé que c'est là le ministère évangélique, je choiserais de préférence toute autre carrière à celle où les rôles, après tout, seraient intervertis et où, contrairement à la parole de Jésus-Christ, il faudrait dire : « Je suis venu non pour servir, mais pour être servi. »

L'ambition du ministre de Jésus-Christ, d'après saint Paul, doit être tout autre; elle est plus humble, et par cela même plus haute; « Non que nous dominions sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie. » Le pasteur doit être non pas un maître, mais, selon la belle expression du texte original, un collaborateur,

un aide. Et en cela il ne fait pas autre chose, que ce que chaque chrétien est tenu et doit, au besoin, être prêt de faire à son tour. Lorsque je me trouvais sur les bancs de la Faculté, on m'enseignait que le pasteur est un homme qui exerce publiquement et au nom de tous le sacerdoce que chaque chrétien exerce, pour son propre compte, au foyer domestique. Eh bien, je n'accepte plus cette définition aujourd'hui : car je connais des laïques, et il en est parmi vous, qui rempliraient tout aussi bien, sinon beaucoup mieux que nous, toutes nos fonctions, y compris celle qui est réputée la plus difficile, celle qui, à coup sûr, exige le plus d'études et de soins, la prédication. Je remplace donc le mot publiquement par celui d'habituellement, qui répond bien mieux à la pensée du Christ et à la pratique de l'Eglise apostolique.

Nous voulons « non pas dominer sur votre foi, mais contribuer à votre joie. » Il est une triple joie, en particulier, que je serais heureux de concourir à réveiller ou à entretenir dans vos cœurs.

Et tout d'abord la joie d'avoir en Dieu, par Jésus-Christ, un Père céleste. J'ai beau interroger tout le programme des joies humaines, si riche, si varié, si émouvant pourtant, depuis les joies impures et troublantes par lesquelles nous cherchons à tromper notre soif jusqu'aux joies légitimes qui font battre notre cœur, qui rassèrent et embellissent doucement notre existence : il n'en est point qui soit comparable à celle-là. J'ai beau parcourir le vaste cycle des faits par lesquels

Dieu s'est révélé aux hommes et des doctrines dans lesquelles les hommes ont essayé de formuler leurs croyances, je ne trouve point d'expression ni plus haute, ni plus complète, ni plus facile à saisir de la joie véritable sur la terre que celle par laquelle s'ouvre l'Oraison dominicale : « Notre Père qui es aux cieux. » Quelle joie de n'être pas orphelins ici-bas, de ne point sentir notre existence abandonnée au hasard, livrée aux agitations, aux secousses, aux mille causes de ruine qui la menacent de toute part, mais de savoir que nous avons un Père dans le ciel qui tient le fil de nos jours entre ses mains, que rien n'arrive sans sa volonté, qu'il nous châtie et nous pardonne selon les règles infiniment sages qui concilient sa justice avec son amour, qu'il nous envoie tour à tour, et selon les besoins de notre éducation spirituelle, la prospérité ou l'épreuve, qu'il mesure la tentation à nos forces, et que, lorsque notre heure a sonné, il nous rappelle à Lui et recueille nos âmes dans les demeures qu'il nous a préparées au delà de la tombe!

Savoir tout cela, oh ! n'est-ce pas plus qu'il ne faut pour accepter l'épreuve, pour nous résoudre au sacrifice, pour porter notre croix, bien plus pour trouver tout facile, pour être rassuré, consolé et joyeux, oui, toujours joyeux ? Vous rappeler cette source première de la joie chrétienne, dans vos tristesses, dans vos deuils, dans votre oubli, dans vos défaillances, sur votre lit de souffrances et jusque dans votre agonie : c'est mon désir le plus ardent, ce sera mon plus doux privilège.

Une seconde source de joie que le ministre de Jésus-Christ doit contribuer à faire jaillir, c'est celle d'être ouvriers avec Dieu, par Christ, pour le salut du monde. L'homme n'est heureux ici-bas, il n'a la paix intérieure que lorsqu'il a donné à sa vie un emploi tel que toutes ses facultés, tous les penchants légitimes de son être y trouvent leur satisfaction. Nous cherchons d'ordinaire longtemps notre voie avant d'arriver à ce terme, nous hésitons, nous tâtonnons, nous nous trompons. Que d'entreprises mal conçues; que de projets avortés; que de tristes épaves; quelle absence d'harmonie et d'unité dans notre vie! Trouver une activité régulière, constante, féconde; faire converger vers un même but lumineux tous nos efforts, tous nos travaux : n'est-ce pas là notre ambition suprême? Eh bien, ce but, il est là, devant nos yeux. Jésus-Christ nous le montre, il nous en fraye le chemin, il nous donne la force de l'atteindre : être ouvriers avec Dieu, concourir à fonder son règne sur la terre par la fidélité dans l'accomplissement de nos devoirs quotidiens, par le bon témoignage rendu à l'Évangile en toute circonsance et par tous les moyens dont nous disposons.

Ah! quelle source inépuisable de joie! Ne plus vivre pour soi, avoir vaincu l'égoïsme, nous être soustraits à l'existence rétrécie et mécontente qu'il nous crée; pouvoir nous donner, nous dépenser pour les autres; le cœur élargi, aimer sans mesure; ne plus avoir à lutter contre aucune étroitesse, contre aucune aigreur; dans chaque homme voir notre frère, discerner et aider à rétablir l'image de Dieu dans le

pécheur le plus dégradé, comprendre que le salut de chaque âme est nécessaire à la réalisation du magnifique plan de Dieu ; nous retrouver un jour au sein de cette activité agrandie, sanctifiée, bienheureuse que nous appelons le ciel : quelle joie ! Et comme, au milieu de l'existence encombrée et amollie telle que nous l'a faite notre siècle, au milieu de ces affaires qui nous absorbent et qui n'en valent pas la peine, de ces distractions si frivoles et si vides, de ces intérêts mesquins qui nous passionnent, au milieu de tout ce qui ne laisse qu'ennui, lassitude et remords, je serai heureux de vous faire entendre ce mâle appel : Soyez ouvriers avec Dieu, qui vous convie à l'héroïsme moral, à la discipline virile exercée sur vous-mêmes, à une vie de lutttes et de sacrifices qui est la vie vraie, riche, pleine de joie et dans laquelle seule l'homme réalise sa destinée.

Il est un troisième sujet de joie enfin que le chrétien seul connaît, et qu'il vous est donné de goûter tout particulièrement à vous, qui vous dites membres d'une Eglise libre, c'est la joie qui réside dans la communion des saints : j'entends, non point de ceux qui sont déjà parfaits, mais qui aspirent, en Jésus-Christ, à le devenir. Vous sentir unis en Christ par le lien d'une même foi que chacun de vous a librement embrassée et qu'il professe librement ; accepter ainsi, dans la maturité d'une décision solennellement prise devant Dieu, une responsabilité qui vous grandit et vous stimule ; travailler d'un commun accord à l'avancement du royaume de Dieu en vous et autour de vous : tel est votre

précieux, votre inaliénable privilège. Et cette communion des cœurs vous la traduisez dans les faits; vous vous intéressez sérieusement les uns aux autres, vous pratiquez, vous vous appliquez du moins à toujours mieux pratiquer l'amour fraternel qui rapproche les classes, fait tomber les préventions et désarme les haines. Vous avez aussi la joie, la légitime satisfaction, j'allais dire la fierté de ne rien devoir qu'à vous-mêmes, de soutenir l'Eglise par vos libres dons, par vos sacrifices volontaires, ce qui, par une juste récompense, augmente l'amour et l'intérêt que vous lui portez. Vous avez la joie enfin de pouvoir affirmer l'unité de votre foi sans opprimer personne et sans être vous-mêmes opprimés. Le libre penseur ne vous reprochera pas d'émarger au budget que son argent alimente, et l'Etat, en retour de son salaire, ne sera pas tenté de porter atteinte à votre indépendance.

Sans doute, il y a des divergences de vues parmi vous. Vous n'avez pas la prétention de réaliser l'uniformité en matière de dogme; vous respectez, dans chacun de vos frères, la liberté glorieuse des enfants de Dieu; vous détestez l'esprit sectaire : j'en ai reçu l'assurance formelle, et j'en prends acte publiquement, comme de mon côté j'ai pris l'engagement de combattre, sans relâche et à outrance, avec vous ce mauvais esprit de dissidence qui est le péril des Eglises libres et l'écueil où plus d'une a fait naufrage. Mais ces inévitables divergences de vues ne portent que sur des points secondaires, sans importance véritable pour la foi, et elles n'altèrent en rien l'intimité

de votre union spirituelle. Oh ! mes frères, qu'il y a de force et de joie dans cette communion des chrétiens se manifestant d'une manière visible, et que je me sens heureux et honoré d'y participer à mon tour, comme aussi de contribuer à la raffermir, à la rendre toujours plus féconde et plus vraie !

Et maintenant que je vous ai dit comment je comprends le saint ministère et de quelle manière je désire l'exercer parmi vous, permettez-moi d'ajouter que je compte, pour y réussir, après la grâce de Dieu et le concours de vos prières, sur deux éléments que je veux signaler en terminant.

Le premier, c'est la situation actuelle de nos Eglises protestantes nationales. Cette situation est telle qu'elle ne saurait longtemps se prolonger. Il devient plus grand de jour en jour, dans l'Eglise réformée, le nombre de ceux qui refusent de voir s'éterniser des luttes, sans honneur et sans profit pour personne, comme aussi de demander leur solution à des mesures de rigueur qui, pour être revêtues du cachet de la légalité et assurées de la sanction de l'Etat, n'en sont pas moins contraires à l'équité et au véritable esprit protestant. Une Eglise protestante doit éviter même l'apparence d'une persécution. La cause de l'Evangile est trop compromise par cette alliance inévitable, dans les Eglises concordataires, avec les passions et les fluctuations de la politique du jour, et bon nombre des meilleurs esprits n'attendent qu'une occasion propice pour se dégager de toute solidarité avec un ré-

gime ecclésiastique dont ils n'ont déjà que trop souffert. La même crise peut se produire d'un moment à l'autre dans l'Eglise luthérienne, cette noble branche mutilée dont le tronc languit loin des brises aimées de la patrie, et à laquelle m'attachent, pour ma part, les liens d'une reconnaissance et d'une affection filiales. Dans l'une et l'autre Eglise, le principe de la séparation d'avec l'Etat fait des progrès immenses. La cause est gagnée en théorie; sa mise en pratique n'est qu'une affaire de temps, une question d'opportunité.

Il en résulte, pour les Eglises libres, un devoir qu'elles tiendront à honneur de toujours mieux comprendre et pratiquer. Ce devoir, à mon sens, se résume dans le mot de largeur, de largeur évangélique. Vaillante avant-garde de la France protestante, elles ont fait leurs preuves sous le rapport de la fidélité. L'heure présente leur commande de préparer, par la largeur de leur foi et la puissance de leur vie religieuse, le terrain sur lequel se consummera l'union de tous les chrétiens de France sous le seul drapeau de l'Évangile. J'appelle de mes vœux les plus ardents la réalisation de ce rêve de toute ma vie. Vous m'aidez à y travailler avec une énergie redoublée, vous tous qui aimez l'Évangile, qui aimez notre patrie, et qui avez compris que ce n'est que sur le terrain de la liberté que pourra se faire leur rencontre si désirable, si nécessaire!

Le second élément sur lequel je compte, c'est notre jeunesse. C'est elle, à qui j'ai toujours voué le meilleur

de mes forces et de mon affection, qui me fait aimer mon retour dans le ministère; c'est elle que je voudrais surtout voir se grouper autour de cette chaire; c'est d'elle, qui n'a pas connu encore nos divisions, nos rivalités, nos misères, que j'attends l'effort puissant capable de lever les obstacles qui s'opposent à l'union des chrétiens, et de pousser nos Eglises dans la voie du renouvellement par une expansion plus lumineuse de foi et de vie. Elle est notre espoir, cette jeunesse que nos récentes épreuves publiques ont trouvée prête aux sacrifices et qu'ils ont mûrie. Nos fils sont devenus sérieux en voyant couler les larmes de leurs mères, en assistant aux angoisses patriotiques de leurs pères et aux cruels déchirements des familles. Cette noble jeunesse ne trompera pas notre attente. Si nous réussissons à lui faire aimer l'Évangile, si nous parvenons à la gagner pour la cause de Christ, elle, si généreuse, si intelligente, si désireuse de se dévouer, l'Église protestante de France, si languissante et si abaissée aujourd'hui, verra reflourir de beaux jours.

L'autre soir, dans un pauvre local où quelques amis d'Angleterre font une œuvre obscure mais bénie d'évangélisation, je considérai avec émotion l'auditoire improvisé réuni autour de l'un de nos laïques qui leur annonçait l'Évangile en termes simples et pressants. Les plus attentifs étaient quelques jeunes ouvriers. Ils sortaient de l'atelier dans leurs habits de travail. Leurs traits portaient l'expression de la fatigue, mais leur regard, par intervalles, s'illuminait d'un éclair soudain, qui fut pour moi toute une révélation. Pauvre jeunesse

de Paris, entraînée par des doctrines subversives et des exemples pernicious, ah ! si l'on parvenait à dissiper ton ignorance et à trouver le chemin de ton cœur !

Jeunes gens, jeunes filles qui m'écoutez, c'est vous qui le pouvez. La jeunesse a le privilège de se faire ouvrir toutes les portes. Si, avec vos besoins d'activité, avec votre ardeur généreuse, avec les larges horizons que vous réclamez, avec les trésors de tendresse et de dévouement que vous abritez dans vos seins, vous vous décidiez à trouver, dans la consécration de votre vie à Dieu, l'utile emploi de vos facultés, rien ne vous serait impossible. Vous appuyant sur l'expérience et les traditions de vos aînés, vous formeriez cette phalange de nouveaux chrétiens, cette jeune et libre communauté à laquelle l'avenir appartiendrait, et qui, unissant aux fermes convictions la flamme de l'enthousiasme et les saintes ardeurs de la charité, irait portant autour d'elle la vie et la joie. A vous de faire que cette Eglise, à l'édification de laquelle nous travaillons, ne soit point un vain rêve, une déception amère !

Le service d'installation a été terminé par une prière de M. le pasteur BERSIER.